

« Bienvenue. Un royaume vous attend », lance le fils de quarante ans, **Denis Lebel**.



La route qui mène à Guyenne est aride. Rendue, j'ai un choc. J'avais imaginé un village avec des rues, un point central, une église... Arrivés, on a cherché, on est revenu sur nos pas deux fois. On cherchait le village. La route fait un T. Une pancarte. Vers l'ouest, les serres de Guyenne. Vers l'est, le rang 5. Guyenne, c'est le rang 5. Vision trash. Difficile de discerner les maisons habitées de celles abandonnées. Sur les lots de terre, on voit des granges : toutes pareilles. Vestiges de l'ère coopérative de Guyenne. L'école, qui est devenue une salle communautaire, est placardée grossièrement. Tristement. L'église n'est plus une église. Elle n'est plus rien. Les bardeaux blancs des maisons sont sales. Et derrière chaque maison, des champs, défrichés à la sueur des hommes dans les années trente, désertés. Je cherche dans ce sol gelé et triste les marques de fierté de Madame Desharanais. J'ai mal à ma terre.

Seule exception dans ce paysage dur, une ferme bien entretenue, avec un chien de ferme comme on les aime, qui bondit à notre arrivée. On descend de la voiture et deux géants sont déjà plantés là, juste à côté des portières. Et c'est comme si on les connaissait depuis toujours. Denis se met à parler à une vitesse folle. Sans arrêts. Comme s'il n'y avait plus de lendemain. Comme s'il fallait tout dire. Avant que le monde s'écroule. « Faque c'est ça. Nous autres, on est des cultivateurs de navets. Tu veux savoir c'est quoi, "habiter les terres" ? Ben pour nous autres, c'est ça... Mais on sait pas encore pour combien de temps. Là, on vient d'apprendre qu'ils vont fermer l'entrepôt Sobeys. C'était le seul gros qui restait dans la région. Là, mes navets vont être obligés d'aller à Montréal pour revenir icitte après. Pis le transport est à nos frais sinon, on n'est pas compétitifs. Faque c'est ça, le problème : avoir accès à la tablette. Y'ont le beau jeu les distributeurs. Le méchant beau jeu. L'autre jour, j'envoie un chargement à Montréal. Je le sais que mes navets sont ben beaux, ben frais, sti. On me dit là-bas : "On les prend pas tes navets. Y sont pas frais. Soit tu payes pour qu'on te les renvoie, soit on les met au déchet pour toi". Renvoie-moi les, que j'y dis. Les navets reviennent. Une semaine après, y me recommande un stock. J'y renvoie le même camion, sti. Pis là, ça marche. Le problème, c'était pas mes navets. Le problème, c'était son inventaire. Mais on est pogné. Pis si on dit non, ben on est juste barrés pour tout l'été. On peut pas se permettre. Ils sont juste trois distributeurs alimentaires dans tout le Québec. On est baisés en sacrament. Pis ça, c'est rien. Arrive le temps des spéciaux. Tu savais ça, toi, que tes spéciaux au supermarché, ben c'est le producteur qui te les offre ? Moi, on me dit : "Hé Denis, cette semaine, je vais faire un gros spécial sur les navets. Faque ta poche, je te l'achète à 14 \$ au lieu de 18 \$. Encore là, on peut pas dire non. Mais c'est d'même pour tout. Tes tomates en spécial, c'est les producteurs qui te les offrent. Le Métro, le IGA, y baissent pas leur marge de profit. »



Fallait pas envoyer mon grand-père à Guyenne si on voulait pas que Guyenne continue à vivre.

« Faque là-dessus, avez-vous frette mes beaux amis ? Voulez-vous qu'on rentre un peu ? – Euh, oui, si vous voulez. » À peine assis au chaud, le fils repart la machine à paroles. Le vieux, robuste, là, toujours silencieux. « C'est paradoxal, hein ? Y'a 80 ans, on envoyait les colons défricher les terres icitte parce que ça crevait de faim en ville. C'était la crise économique. Rien qu'une vie d'homme plus tard, c'est nous autres qui crèvent de faim. »